

Recherches sociographiques



Jean ROY et Lucia FERRETTI (dirs), *Nouvelles pages trifluviennes*, Québec, Septentrion, 2009, 339 p.

Éric Desautels

Volume 52, Number 1, janvier–avril 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/045854ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/045854ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)

1705-6225 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Desautels, É. (2011). Review of [Jean ROY et Lucia FERRETTI (dirs), *Nouvelles pages trifluviennes*, Québec, Septentrion, 2009, 339 p.] *Recherches sociographiques*, 52(1), 177–178. <https://doi.org/10.7202/045854ar>

Jean ROY et Lucia FERRETTI (dirs), *Nouvelles pages trifluviennes*, Québec, Septentrion, 2009, 339 p.

Cet ouvrage collectif nous présente plusieurs facettes de la vie sociale, politique et culturelle de la ville de Trois-Rivières à partir de la fin du 19^e siècle. *Nouvelles pages trifluviennes* présente les travaux de douze chercheurs du Centre interuniversitaire d'études québécoises de l'Université du Québec à Trois-Rivières qui abordent une grande variété de thèmes relatifs autant à des acteurs sociaux qu'à des organismes, des institutions ou des événements qui ont forgé l'histoire de la ville. Se situant dans une perspective pluridisciplinaire propre à l'histoire sociale du Québec, le plus important apport de cet ouvrage est de présenter de solides recherches, constitutives de l'histoire d'une seule et même ville à l'aide d'impressionnantes bases de données et d'archives.

L'ouvrage se divise en quatre parties distinctes. La première dépeint la situation générale de Trois-Rivières au début du 20^e siècle grâce à des recherches portant sur l'engagement de l'artiste photographe Pierre-Fortunat Pinsonneault, sur les données sociodémographiques des recensements de 1901 et 1911 et sur la mise en place d'un bureau d'emploi et de placement provincial à Trois-Rivières.

La seconde partie propose des travaux sur des enjeux du monde de l'éducation trifluvien : la lutte de citoyens en 1928 pour l'obtention d'une commission scolaire autonome par rapport à la politique municipale, l'évolution de l'éducation physique au sein de deux collèges trifluviens entre 1900 et 1980, ainsi que la lutte tenace pour la protection et la défense des enfants « exceptionnels » de l'abbé Reynald Rivard, un psychologue de l'enfance.

La troisième partie s'intéresse au parcours de deux hommes importants liés au domaine littéraire de Trois-Rivières. La première recherche décrit la diffusion de l'histoire trifluvienne par l'abbé Albert Tessier qui édita la collection *Pages trifluviennes* dans le cadre du tricentenaire de la ville. Deux études se penchent ensuite sur le parcours du journaliste et historien Hervé Biron : l'une retrace son parcours biographique et professionnel, tandis que l'autre aborde le contexte de l'écriture et de la publication de ses deux romans.

Enfin, la dernière partie met en lumière trois aspects de la vie culturelle des Trifluviens : le monde musical classique avec l'implication de J.-Antonio Thompson, le monde cinématographique à partir d'une recherche minutieuse sur les salles de cinéma trifluviennes et le monde agricole et commercial à l'aide d'une étude retraçant l'essor de l'Exposition agricole de Trois-Rivières.

Ces recherches montrent l'implication et l'engagement d'hommes et de femmes dans le développement et la modernisation de Trois-Rivières dans plusieurs sphères de la société. Même si ces recherches semblent d'abord se concentrer sur des facteurs de changements, elles traitent tout de même d'éléments constitutifs d'une continuité présente à Trois-Rivières. C'est notamment le cas de la présence constante de l'Église catholique et du clergé, sans oublier l'influence de Maurice Duplessis et de son entourage dans cette région.

Telle que présentée dans cet ouvrage, l'histoire de Trois-Rivières constitue un bel exemple de l'évolution religieuse et politique du Québec. Ces recherches

permettent l'observation des transformations de la société québécoise : sa démocratisation, sa modernisation et sa laïcisation progressives.

Éric DESAUTELES

Département de sociologie,
Université de Montréal.
eric.desautels@umontreal.ca

Gilles LAPORTE, *Molson et le Québec*, Montréal, Les éditions Michel Brûlé, 2009, 266 p.

À la fin de la Crise d'octobre 1970, quand la chambre haute fédérale débat d'une motion visant à prolonger l'application de la Loi des mesures de guerre au Québec, le sénateur indépendant Hartland de Montarville Molson, pourtant nommément distingué parmi les exploiters du peuple dans le manifeste télévisé du Front de libération du Québec sous le désobligeant sobriquet du « chien à Molson », ne l'appuie qu'à crève-cœur :

Je suis Québécois. Et bien qu'anglophone, j'ai du sang français dans les veines et je puis proclamer que je suis totalement Québécois. Je dis cela, non seulement parce que j'en suis fier, mais aussi parce que je veux insister sur le fait qu'un Québécois suit les événements de sa province avec une compréhension et une sensibilité qui peuvent quelquefois échapper aux autres Canadiens, élevés dans une partie unilingue et moins complexe du pays (cité p. 200).

Le sénateur n'avait pas besoin d'invoquer son sang français pour se dire authentiquement québécois. N'eût été du contexte peu propice, celui des Molson eût déjà suffi. Il aurait pu, par exemple, rappeler la notice nécrologique publiée en 1836 par *La Minerve*, le journal des Patriotes, lors du décès de son ancêtre John Molson, premier de lignée :

Mr. Molson était du petit nombre d'Européens qui viennent s'établir au Canada, qui repoussent toute distinction nationale ; aussi, comme il avait commencé sa fortune avec les enfants du sol, il avait toujours un grand nombre de Canadiens à son emploi, dont la fidélité dut contribuer à assurer ses gains considérables (cité p. 52).

Ce « chef d'œuvre d'ambiguïté pourrait [...] assez bien résumer la relation entre les Molson et le Québec », commente l'historien Gilles Laporte, spécialiste du 19^e siècle québécois (*Patriotes et loyaux*, Septentrion, 2003), professeur au Cégep du Vieux-Montréal et chargé de cours à l'UQAM (*Fondements historiques du Québec*, Chenelière, 2008). Et c'est à retracer sur plus de deux siècles cette mutualité sociologique du gain et de la fidélité qu'il consacre quelque 250 pages bien tassées, dans un style fluide et vivant, enrichi de vignettes d'ambiance, farci d'anecdotes ou de citations délicieusement révélatrices (comme on vient de voir), et enluminé de 35 illustrations, le tout allègrement enchaîné en 41 micro-chapitres dont la chute de chacun annonce le suivant, à la manière d'un haletant roman d'aéroport. Bien que les deux premiers (« Le sourire de George Gillet » et « Le CH tatoué sur le cœur »)